

LE REFUGE DES FOUS: L'UNIVERS ROMANESQUE DE
WILLIAMS SASSINE

Femi OJO-ADE

*Department of Modern European Languages
University of Ife, Ile-Ife.*

- *J'ai des souvenirs fous à lier
Des souvenirs à vous rendre insomniaques
Des souvenirs à soigner les lépreux
Des souvenirs à prendre les armes
(Williams Sassine, Wirriyamu)*
- *Par le temps que nous vivons la folie
reste le seul refuge des âges.
(Williams Sassine, Saint Monsieur Baly)*

L'Histoire, de faits ou de littérature, est le symbole d'un certain scientisme mensonger hérité de la civilisation européenne. Il y a tendance chez certains esprits catalogueurs de l'Histoire à enfileur les données de manière chronologique, en faisant peu cas de l'illogique de l'existence humaine, de l'élément a-historique des événements et des attitudes. Or, selon l'Histoire, la plupart des pays africains sont devenus indépendants aux années 60, comme si un monde a été détruit pour faire naître un autre; comme si l'ancien maître n'a pas assuré l'éternisation de son arbre généalogique en faisant fils adoptifs des héros du mouvement anti-colonial. Quoique l'Histoire tienne compte, jusqu'à un certain point, de l'évolution sociétale par la tendance même à utiliser les dates et à expliquer les données, elle n'appuie guère sur l'essentiel, à savoir, le dynamisme et l'illogisme de la société africaine. Tradition et changement. Progrès et rétrogression. Évolution et révolution. Colonialisme et néocolonialisme et prise de conscience authentique.

La littérature africaine constitue une documentation extraordinaire de cette espèce de dynamisme-illogisme, de cette folie qui plane sur l'existence de l'homme noir. Les écrits littéraires reflètent les vérités, tant écoeurantes qu'encourageantes, de la société mais ils projettent aussi une vue sur l'avenir. Les écrivains, y compris les romanciers, espèrent que cet avenir sera meilleur que le présent. Ce qui est malheureux, c'est que ce présent a été, lui aussi, l'avenir d'un passé plus ou moins récent; seulement à cette époque-là le visionnaire qu'était le romancier le voyait, et le voulait, différent de ce qu'il est devenu en réalité. La lumière s'est transformée en ténèbres effrayantes. Le rêve s'est fait cauchemar. Les grandes illusions apparemment réalisables se sont fait remplacer par des hallucinations accablantes. Par bonheur, la sordidité actuelle n'empêche pas les visionnaires-observateurs de se remettre au travail, imbus comme ils le sont de l'esprit foncièrement noir. Par cet esprit, ils constatent que tant les petites victoires que les grands échecs, que tant les petits bonheurs d'antan que les grandes déceptions d'actualité font partie intégrante de l'unité cyclique qu'est la vie. Alors, ils ne cessent d'espérer, d'œuvrer pour voir et faire créer un destin heureux. Car le manque d'espoir serait une acceptation de défaite, une victoire pour la mort et, qu'on s'entende bien, l'Africain aime trop la vie pour céder le pas devant la destruction.

Williams Sassine, jeune romancier guinéen exilé¹, est de ce groupe de visionnaires-observateurs qui voient la complémentarité des éléments apparemment contradictoires de la réalité africaine et qui œuvrent pour en forger une nouvelle société et un nouvel homme. Ses deux romans² traitent tant de la société coloniale que de celle d'après le départ des colonialistes. Ils sont axés sur une prémisse fort importante, à savoir, que l'individu ne peut exister dans le vide, qu'il fait partie d'une communauté, communauté qui influe sur son existence et son destin et communauté que lui aussi peut, et doit, essayer de changer. L'objectif de l'œuvre de Williams Sassine est l'homme, précisément, l'homme noir et son sort au sein de la société.

Les romans captent les réalités de la société coloniale. C'est d'abord la vie au village africain de Wirriyamu où l'on a découvert dans le temps un important gisement de diamants. Voilà ce qui y a fait venir les Portugais

1 Né en 1944 en Guinée, Williams Sassine, enseignant de mathématiques par métier, a rédigé trois romans. Nous examinons deux d'entre eux dans cet article.
2 *Saint Monsieur Baly* (Paris: Présence Africaine, 1973). *Wirriyamu* (Présence Africaine, 1976).

pour qui les chiens valent mieux que les nègres.³ On bat le nègre, on le torture. On espère qu'il demeurera coit; car, c'est une bête, voire une chose, et une chose ne se plaint jamais. Dès qu'il prendra pourtant la parole et lèvera la voix contre l'ignominie dont il est victime, on l'éliminera.

Les maîtres jouissent pleinement de leur rôle et les romans de Sassine nous en font des descriptions vivantes. Il y a Amigo, colon portugais installé en Afrique. Il est raciste. Pour lui, les nègres sont "tous des cons" (*Wirriyamu*, p. 85). Il affirme: "Quand ils sont bons à quelque chose, ils ne vivent jamais longtemps" (*ibid.*, p. 86). Et il pose une question qui n'exige pas de réponse: "Une tonne de sang des Nègres vaut il une goutte de larme d'un Blanc?" (*ibid.*) La famille d'Amigo — père, mère et deux soeurs — a été assassinée, au cours d'une révolte de ses ouvriers agricoles et Amigo, fou de colère, est résolu à la venger en tuant tous les nègres qu'il rencontre. Amigo est un homosexuel dévergondé; en témoigne la conversation suivante avec son domestique:

- Débrouille-toi pour m'envoyer avant midi un autre garçon. Ça fait deux semaines que je n'ai pas baisé.
- Si vous voulez, patron, je pourrai faire venir Américano.
- Hier soir, il voulait que je lui passe votre fer à repasser, mais j'ai refusé (*ibid.*, p. 63).

Le maître fait donc tout sans remords ni souci. Pourtant, l'Afrique pour lui n'est pas un paradis terrestre; c'est un enfer où il s'adonne à ses manières bêtes et diaboliques. Dans cet enfer se trouvent ses camarades bien ou mal adaptés à leur situation. Parmi les mal adaptés est Robert, Français, criminel de la deuxième guerre des Blancs, collaborateur des nazis, propriétaire d'un hôtel dans la colonie portugaise. Il est marié avec une vieille taupe, Germaine, qui est toute déçue de ne pas avoir eu l'occasion de bien jouer le rôle d'apprivoiseuse des bêtes humaines de la colonie...

J'en ai marre de toi, de ce pays, de son climat, de ses habitants. Regarde ce que je suis devenue à cause de toi.

3 Voir *Wirriyamu*, p. 19. A remarquer que dans cet article, le mot de *nègre* est employé, comme le font d'ailleurs les personnages blancs de Sassine, au sens péjoratif. Pour valoriser l'homme à couleur noire, nous avons utilisé le mot, *Noir*.

Plus de vingt ans parmi des sauvages, dans un coin noyé de malaria, de paludisme, de serpents, de... Vingt-deux ans d'illusions. Ha! reparle-moi de ton Eldorado: 'Là où nous allons, chérie, pas de police, pas d'impôts, des dizaines de domestiques pour servir madame.' Ça, on peut dire que tu m'as bien eue (*ibid.*, p. 25).

Monsieur et sa dame ont vu transformer leur Eldorado choyé en terrain de balles de fusil. Leurs aspirations de faire fortune rejoignent celle d'Amigo. Ils ont oublié que les véritables patrons de la terre, les Africains, seraient un jour prêts à leur arracher leurs biens.

Le commandant d'Arriaga, le grand représentant du gouvernement métropolitain en colonie, n'attend pas, lui non plus, la revendication nationaliste. C'est le père d'un jeune communiste qui est allé observer les libérateurs africains sur le champ de bataille. D'Arriaga est convaincu qu'on a emmené son fils par force. Il le cherche donc et est prêt à tout détruire pour le trouver. Le commandant symbolise le raciste portugais marqué d'un cynisme navrant. Au sujet des Africains, il déclare:

Malgré cinq siècles de civilisation, ils gardent tous au fond d'eux un reste de cannibalisme. Mais nous serons toujours plus forts qu'eux, et en nous montrant plus cruels, ils finissent par comprendre où se trouvent leurs intérêts (*ibid.*, p. 139).

D'Arriaga est obsédé par l'image du nègre-phallus ambulante qui couche avec toutes les Blanches qu'il rencontre. C'est un vrai malade, ce vieux raciste, un fou à lier, prêt à exterminer toute une race pour venger un seul homme.

Le plus simple aurait été de les exterminer tous. Tous (...) Tous ces idiots pouvaient-ils comprendre que des Nègres avaient rendu nymphomane son épouse et que d'autres Nègres venaient d'enlever son unique fils? (*ibid.*, p. 99).

D'Arriaga fait torturer et tuer les habitants de Wirriyamu. Son acte particulier se lie au plus vaste acte d'éternisation du colonialisme. Le Blanc veut coûte que coûte demeurer maître parmi les Africains. S'il ne peut l'être, il dévastera toute une civilisation. Cependant, les d'Arriaga ignorent que la mort ne compte pour rien lorsqu'une cause est authentiquement liée au cœur d'un peuple. Une idée se fait tuer difficilement, surtout quand

il s'agit de la survie de toute une race. Malheureusement pour les Portugais, la voix africaine, d'abord un chuchotement, s'est fait un cri strident. Le cri refuse de se faire taire. Les bêtes du maître étranger revendiquent enfin leur dignité humaine. Wirriyamu raconte à merveille le combat lié entre le maître et le colonisé. Wirriyamu est un village sans hommes; il est peuplé de femmes, de vieillards et d'enfants misérables. Tous les hommes sont partis pour le maquis.

Or, nous avons traité de fou ce commandant décidé à exterminer toute la race noire. L'épithète est employée délibérément; car, dans l'univers romanesque de Williams Sassine, il y a deux espèces de fous. Il y a d'une part le Fou qui, aliéné de sa société corrompue, inhumaine et déshumanisée, se crée un univers particulier pour garder sa santé d'esprit. Il s'efforce en même temps de faire venir à cet univers ceux qui, aveugles eu aveuglés, sont de l'autre côté. Les héros romanesques de Sassine sont tous des Fous auxquels nous reviendrons sous peu. Ceux de l'autre côté sont les fous⁴; la vaste société les considère comme "les hommes de bon sens". Soit par des puissances et pressions physiques ou psychologiques, soit par des modalités particulières, le fou en vient à accepter la vie déshumanisée pour réalité absolue. C'est une bête glorifiée par ses congénères. Amigo, Robert, d'Arriaga, voilà des exemples de fous blancs dépeints par Sassine.

Toutefois, le fou n'est pas que Blanc. Wirriyamu nous présente tout un tas d'Africains qui, chacun à sa manière, cherchent un prétexte pour s'accorder avec les Portugais. Selon eux, il est question de "devenir Portugais noir ou rester Noir portugais" (*Wirriyamu*, p. 27). Ce sont tous des fous. Est fou ce domestique d'Amigo, Malick, vieillard réduit à laver le corps crapuleux de son maître, à encaisser ses insultes racistes et à lui procurer des compagnons de lit. Est aussi fou ce jeune Africain nommé Américano dont la seule ambition est d'être un Blanc. Son malheur c'est qu'"il ne réussira jamais à changer la couleur de sa peau" (*ibid.*, p. 22). Américano nie sa race et se donne volontiers à Amigo puisque c'est le seul moyen de se rapprocher du paradis blanc. Enfin, est fou le père Fidel, fils d'un ami-servant des Portugais.

Fidel a grandi déchiré de l'envie envers les enfants des maîtres nantis de tout. Excellent étudiant, il est devenu religieux mais, depuis longtemps, il a des obsessions sexuelles, "un rêve grouillant de sexes et de seins de femmes".

4 C'est pour distinguer entre les deux catégories que nous avons décidé d'employer le majuscule pour le fou "positif" et le minuscule pour le "négatif".

La sensation agaçante que le diable s'était glissé à nouveau sous sa soutane, entre ses jambes qu'il effleura de ses cornes aussi adroitement que des doigts de courtisane. Un moment, il se souvient de la grande et belle fille sensuelle du vieux Da-Silva. C'était un temps où il comptait ses fidèles, à Wirriyamu, par centaines. Il l'avait dévêtue dans le confessionnel (*ibid.*, p. 28-29).

Chez Fidel, tout respire la propreté. Mais le cœur est déjà pourri et le bon catholique ne peut plus se passer du corps d'une femme. Il trouve une complice consentante en Maria, vieillarde qui se donne à lui parce que "coucher avec un religieux, c'est se rapprocher de Dieu" (*ibid.*, p. 24). Les prières de Fidel se multiplient conformément à ses moments de joie auprès de Maria. Or, ce que le romancier reproche au bon père, ce n'est pas qu'il désire la chair féminine. Coucher avec une femme, de dire Sassine, est bien naturel, mais il ne faut pas le faire à contre-cœur. Il arrive même que la conscience de la véritable vertu, non pas chrétienne, mais humaine, n'a pas disparu au for intérieur de Fidel. Il sait bien qu'il est agent — agent dégoûtant, destructeur, déshumanisant — du colonialisme portugais en Afrique. On tue les siens; il ne fait rien pour contester; il continue à faire de nouveaux chrétiens. Le combat entre la mauvaise conscience et la bonne foi qui le déchire mentalement, arrive à son paroxysme le jour où il est témoin du meurtre du vieil Ondo, père d'Americano, et un de la poignée de Wirriyamois positivement Fous. Toutes les années d'inactivité, de collaboration avec l'ennemi, de religion faussée pèsent sur Fidel. Sa manière d'agir devient incohérente; il perd l'esprit plusieurs fois et agit en animal coincé. Il subit un cauchemar: il voit l'image du décapité Ondo marchant parmi les fidèles et leur disant de ne pas croire le père éhonté. Alors, Fidel s'avère prêt à revenir sur ses pas. Il abandonnerait donc une religion qui le contraint à "accepter tous les désordres et tous les scandales au nom d'un ordre supérieur que le Seigneur annonçait dans sa Résurrection" (*ibid.*, p. 155). Il jette sa croix et se dit prêt à retourner à la source. Ce serait l'éclosion d'une authentification profonde chez le père. La source, c'est la déesse africaine de la foudre, c'est l'amour humain et l'harmonie avec la nature. Du bûcheron des idoles de sa tribu, Fidel a failli devenir leur re-créateur. Pourtant, le Dieu chrétien refuse de lâcher prise. Fidel est aux prises avec l'adversaire qu'est Pangacha (c'est son nom original et symbole de son côté traditionnel). Il perd la raison. Les voix des deux camps, chrétien et ancestral, ne cessent de hurler dans sa tête. Fidel sort, asperge d'essence les véhicules et les maisons d'alentour. Il craque une allumette. Tout est incendié, y

compris "son pauvre corps de pêcheur, nu de toute soutane" (*ibid.*, p. 186).

Le père catholique demeure, pour ainsi dire, à califourchon sur le côté des fous et celui des Fous. Il symbolise ce refus de choisir qui est le point extrême de l'ambiguïté empêchant la véritable libération et le progrès du peuple noir. Tout comme les fous, il n'a pas de place dans l'univers particulier des héros de Williams Sassine. Ce qui le distingue pourtant des fous, c'est qu'il y a possibilité de le racheter alors que ceux-là sont condamnés à l'extermination. Les Fidel n'auront qu'à aller jusqu'à la fin de la contestation commencée. C'est le cas de ce médecin qui, dans *Saint Monsieur Baly*, perd l'espoir d'accomplir quelque chose de positif dans sa vie mais finit par y réussir en se rendant solidaire avec Baly et ses disciples.

Sassine affirme catégoriquement que seuls les Fous sont capables de mener à bien la guerre de libération. Ce sont des gens clairvoyants, marqués de probité et d'esprit de sacrifice, désintéressés et engagés dans la cause nationale. Ce sont surtout des individus méconnus et méprisés par la société. Hommes extraordinaires destinés à faire l'inattendu, ce sont des Héros dans le sens où ils font tout avec humilité, où ils ne sont pas opiniâtres et ne se voient pas en surhumains, et où ils sont convaincus que leur acte est le propre de tous les autres hommes de bonne volonté.

Parmi ces Fous se trouve Kabalango, écrivain raté, tuberculeux, dernièrement revenu d'Europe "uniquement pour mourir dans (son) village" (*ibid.*, p. 107). De cette Europe, "sale de bruits infernaux et de fumées apocalyptiques" (*ibid.*, p. 65) il a appris certaines choses:

Pour réussir, il faut savoir allonger le pas. C'était plus utile que de croire en la chance. Mais il n'avait appris à presser le pas que pour tourner en rond autour de lui-même, jusqu'à ne vouloir former qu'un seul noeud, par son village natal, entre sa vie et sa mort (*ibid.*, p. 55).

L'Europe lui montre son infinité de portes fermées. La seule façon de s'ouvrir des portes, c'est de rentrer au bercail. Recherche de fraternité, Recherche de mort. Recherche de vie. En rentrant, Kabalango ne sait précisément pas que "cette existence qu'il avait remplie de plaintes, de gémissements et de lâchetés" (*ibid.*, p. 92) peut se transformer, non pas en la mort, mais en une vie à laquelle il donnera un sens profondément positif et admirable. Ce sont les petites choses — cris d'enfants, aube, nuit, visages misérables, — et les grandes — solidarité des combattants, racisme des colonialistes — qui éveillent chez lui la prise de conscience nécessaire à faire de sa mort une vie éternelle.

Kabalanga sait qu'il est déjà condamné à mort par cette tuberculose inguérissable, mais les camarades lui donnent le courage de participer à la lutte de libération. On s'attendrait à ce qu'il se racroquevillât dans un coin ténébreux, toussant et vomissant du sang, incapable de lever la main. Il tousse, il vomit du sang, mais il refuse de rester en dehors du combat. Pourquoi est-il rentré d'Europe dans un pays dévasté? Pour mourir dans un village inconnu? Certains diraient qu'il est fou, et il y en a qui le disent. Sassine affirme qu'il n'est pas du tout fou. C'est un élu, un Fou avec le 'F' en majuscule.

Est aussi Fou le vieil Ondo, ancien *assimilado* devenu pauvre après s'être débarrassé de ses privilèges. Un jour, il se précipite dans l'église et dit aux fidèles de ne plus écouter le père Fidel.

C'est lui le mal. Soulevez sa soutane et vous y trouverez la queue de Satan (...) Qu'il nous serve à boire ou qu'il se taise; c'est un menteur (...) Nous connaissons tous le mal. Et notre père Fidel le connaît aussi. Qu'il s'arrête de trembler derrière les femmes. Qu'il nous dise ce qu'il faut opposer aux Portugais pour qu'enfin sonnent ces fameuses trompettes du Jugement dernier (*ibid.*, p. 38).

Les fidèles refusent d'écouter le vieux Fou. Un remous désapprouvateur accueille ses paroles. On dit qu'il déraile, qu'il faut le ligoter. On se rue sur lui, on le porte en dehors de la maison de Dieu. Ondo ne déraile pourtant pas. On ne l'écoute pas parce que les hommes ont peur de la vérité; et Ondo, c'est lui leur mauvaise conscience.

J'ai choisi en ce moment le camp de la folie, parce qu'il est celui de la sagesse et de la tranquillité (...) J'ai dit la vérité et ils m'ont chassé parce qu'un mauvais prêtre est plus rassurant (*ibid.*, p. 77).

Le vieillard ne cesse de lancer ses vérités aux visages des siens et des colonialistes. Il ordonne à d'Arriaga la libération de tout le monde. "Sinon, ils se libéreront eux-mêmes" (*ibid.*, p. 151). On l'attrape, et on le décapite. Mais sa vérité est déjà lancée, on ne pourra jamais la détruire. Les forces libératrices vont en avant et finissent par abattre l'ennemi.

La guerre de libération ne se termine pas avec le départ du maître colonisateur. Voilà ce qui est bien affirmé dans *Saint Monsieur Baly*. Au

consolider, de concrétiser, d'authentifier la liberté gagnée au sang du peuple. S'il a fallu des Fous pour chasser l'ennemi et pour rendre la terre au peuple, il en faut encore pour garder la victoire. La guerre post-coloniale s'avère plus difficile que l'autre; car, l'ennemi c'est le frère, l'ami, le compatriote

Sassine fait un portrait excellent de la société post-coloniale dans *Baly*. Société sclérosée. Communauté cancéreuse. Peuple prostitué. Les politiciens⁵, tous de bons patriotes, ne font qu'entasser une fortune en volant l'État. Les basses classes sont victimes de l'oppression de leurs frères privilégiés. Rien n'a changé depuis qu'on a hissé le drapeau national. La littérature africaine a déjà traité de ces problèmes-là, bien avant que Sassine ne les ait abordés⁶. Il y a quand même du nouveau: voici qu'un vieillard de soixante-cinq ans, instituteur en retraite, décide, au lieu de végéter dans ses "vacances interminables", de faire honneur à sa patrie en créant une école pour les enfants. Il affirme:

J'aime beaucoup les enfants. Je pourrais faire encore beaucoup pour eux; j'ai peur de les quitter pour toujours et de me retrouver seul avec mon âge (*Baly*, p. 33).

Ancien étudiant de l'école William Ponty⁷, Monsieur Baly a fait partie d'une élite chargée du destin de plusieurs pays de l'Afrique francophone. Pourtant, chose rare, lui n'a pas fait politique. Il se souvient de ses camarades au visage déjà grave. "Ils avaient été clairvoyants, n'étaient-ils pas tous devenus de grands fonctionnaires puissants et écoutés?" (*Baly*, p. 41). Baly se souvient aussi de son affectation à la profession d'instituteur pendant l'époque coloniale. Le commandant français, modèle de civilisé empreint d'une connaissance sans pair sur l'Afrique, lui a donné un fusil et un conseil fort civilisé au sujet de ses frères "sauvages":

N'oubliez pas, Monsieur Baly, tout ce que vous devez à la France; elle a fait de vous un phare; votre esprit et votre peau n'ont plus la même couleur; allez auprès de vos frères encore sauvages... prenez ce fusil, vous en aurez besoin (*ibid.*, p. 43).

5 Politicien, mot péjoratif à distinguer d'*homme politique*.

6 Par exemple, voir les ouvrages de Sembène Ousmane, de Zégoua Nokan, d'Amadou Kourouma etc.

7 École installée au Sénégal et lieu de formation d'innombrables intellectuels de l'Afrique occidentale francophone. Ponty a produit des chefs d'état, des diplomates, des hommes de lettres; la plupart ont été des modèles de ce que Léopold-Sédar Senghor a nommé "l'Africain français".

Baly a donné son fusil au chef du village et a pris sa fille en épouse. Il n'a ni fusillé ses frères ni battu ses écoliers. Tout au long de ses quarante-cinq ans dans le métier, il a essayé de poser sa petite pierre pour bâtir une nation noire. Une fois retraité du système colonialiste hérité par le pays indépendant, il pense à faire autre chose, ce qui consiste en l'établissement d'un système d'instruction africain. On le croit fou, surtout lorsque, frustré par le manque de soutien des riches et d'intérêt du grand public, il décide de se rendre solidaire avec les lépreux et les mendiants du village. C'est que pour lui, "vieil homme, sans père, ni enfants, ni amis, méconnu et incompris, dévoré tardivement par un sens immodéré de son utilité sociale qu'a fait naître le défi à ses cheveux blancs" (*ibid.*, p. 60), tous les êtres humains valent quelque chose. D'ailleurs, il se peut — et voilà ce qui est prouvé dans le roman de Sassine, — que les soi-disant déchets du monde valent beaucoup plus que les éléments dits de grande qualité. C'est le cas de François, "l'homme-pourri-fou-lépreux-maudit" (*ibid.*, p. 72). Orphelin qui n'a jamais connu ni son père ni sa mère, et dont la femme et l'enfant sont morts du mal de tête, il croit que tous, y compris Dieu, se moquent de lui. Il essaie une fois de se suicider mais n'y réussit pas. Il maudit le ciel hypocrite et jure de se venger de la communauté ennemie:

Il me faut laisser une marque sur cette putain de ville;
il faut qu'ils se souviennent longtemps de moi; il faut
que mon sang les éclabousse et qu'ils en perdent le
sommeil. Je troublerai leur conscience (*ibid.*, p. 18).

François devient cynique, se moquant à son tour de ceux qui l'ont rejeté. Il leur fait peur, il les menace de sa maladie de lèpre. Et puis, voici qu'il rencontre Baly qui l'accepte en être aussi humain, et même plus humain et plus aimable, que cette cohue qui l'a abandonné. Baly éveille l'humanité cachée au cœur de ce malheureux. Le lépreux finit par penser plus à la vie qu'à la mort. Il affirme que tous les hommes sont bons et qu'il a de plus en plus la révélation qu'il existe un Bon Dieu pour les Noirs. François se rend désintéressé. Il est prêt à s'immoler pour assurer le rachat de sa race. Baly l'invite à rester chez lui.

Le même mouvement du néant à la vie a lieu chez un autre vaurien, Mohamed. Orphelin, aveugle, mendiant, il perd sa femme coquette qui s'en va avec leur unique enfant. Esseulé, il souffre longtemps du besoin de sentir toujours auprès de lui une présence humaine. Baly comble ce vide et, avec l'idée de l'école à bâtir, aide à donner un sens à sa vie. Baly et ses

"enfants" — François, Mohamed, et d'autres mendiants, — forment société à part et, malgré l'opposition acharnée d'autrui, attirent des élèves à l'école. Quoique cette école finisse par être mise à feu, l'idée et le symbole en survivent à tout jamais. Le déroulement du drame de Baly démontre que les Fous ont gagné une victoire définitive.

A vrai dire, ce sont les détracteurs du vieil instituteur qui sont tombés en démeance. Eux, ils ne croient pas en l'être humain; ils ne croient même pas en eux mêmes. Pour eux, l'existence se fait de manigances, de mensonges, d'hypocrisie et de haine. A leur avis, les hommes ne doivent pas s'entraider; ils doivent s'entre-tuer. Il y a force exemples de ces forcés dans le roman de Sassine.

La société les nomme "hommes raisonnés" et "bons citoyens". Il y a ce bonhomme innommable qui traite Baly de vieux fou "pour croire qu'un homme pourrait rendre meilleur un autre homme" (*ibid.*, p. 61). Il y a ce marchand qui dit, au sujet de François: "Des types comme lui, il y en a trop chez nous. On devrait tous les tuer" (*ibid.*, p. 12). Et un autre citoyen honnête a commenté de la façon suivante la décision de Baly de bâtir une école: "Quand on m'a dit que lui, après quarante années, il refuse de se reposer, qu'il crée une école privée, j'ai compris aussitôt: il voulait s'enrichir" (*ibid.*, p. 87).

D'autres honnêtes hommes, des plus importants de la communauté, rejoignent ce groupe de fous. Salim, commerçant riche, refuse de soutenir l'école de Baly et lui reproche sa décision de garder chez lui un lépreux:

Nous aimons les âmes charitables, mais pas les sauveurs: tu nous a donné à tous mauvaise conscience en faisant de lui, en un si peu de temps, presque un être humain. En vérité, personnellement, je m'empêchais de penser à lui pour ne pas vomir (...) et d'un coup, je le retrouve chez toi, debout, la tête au niveau de la mienne... Un homme, quoi! (*ibid.*, p. 100-101).

Salim est de ces hypocrites égocentriques qui donnent leur sou au pauvre, non pas pour l'aider, mais principalement pour attirer à eux-mêmes l'attention du public. Philanthropes qui font rappeler les maîtres partis des colonies, les Salim choient leur situation supérieure à celle des basses classes de la société et sont choqués de constater que celles-ci sont aussi humains qu'ils le sont.

Le marabout Soriba, vieil escroc qui dupe Baly, est dans le même camp que Salim. Est aussi de ce camp Abdoulaye, député, vieux lion de

l'indépendance, richard, tyran craint de tous, et bisexuel. Abdoulaye fait de son mieux pour faire échouer l'école de Baly. Le maire, — c'est Baly qui lui a appris à lire — fait aussi partie de ce camp ennemi. Ils sont appuyés par le public crédule. Il s'agit enfin de combat lié entre une majorité menaçante et une minorité mal soutenue.

En dépit de tout, la majorité ne peut empêcher le triomphe d'une idée authentiquement humaine. Monsieur Baly meurt et toute la ville en vient à le reconnaître en saint. Son école, symbole de la libération et du progrès d'une race entière, survit et chacun de ses concitoyens bâtit son école à lui. Or, Sassine, en utilisant un moi narratif et un style de dialogue — il a l'air de raconter l'histoire à un auditoire là présent —, a pu exprimer ses opinions particulières sur les thèmes de son roman. Dans l'épilogue de *Baly*, le narrateur raconte "les transformations miraculeuses qu'a opérées Monsieur Baly sur notre vie depuis sa disparition physique" (*ibid.*, p. 216). Il enchaîne:

Dès votre arrivée dans notre ville, vous serez d'abord surpris de trouver, en plein désert, autant de grands arbres touffus. Nous avons cessé notre seule activité, qui consistait à jouer toute la journée à cache-cache avec le soleil; chacun de nous a appris à planter un arbre et lorsque vous demanderez à quelqu'un de vous indiquer l'école de Monsieur Baly, il s'arrangera toujours pour vous faire passer à côté de son arbre, en vous précisant sans fausse modestie: 'Voici ma part d'ombre, ma première victoire contre le soleil. C'est également mon école: j'y échange mes connaissances contre celles des autres; si vous le permettez nous allons commencer' (*ibid.*, p. 220).

Idée de Fous, celle de planter un arbre. Idée de Fous, celle de "bâtir partout des écoles et rendre tous les Noirs fiers d'eux-mêmes" (*ibid.*, p. 218). Idée de Fous, celle d'avoir la bonne volonté d'améliorer le sort d'un peuple en déchéance. Idée de Fous, celle de croire en la bonté de l'homme. Idée de Fous, celle de poser sa petite pierre pour libérer une race ligotée. Idées de Fous, mais idées nobles. Ceux qui résistent à la réalisation de telles idées seront éliminés, punis ou convertis à la bonne cause. Tel Soriba le marabout escroc, devenu elhadji riche mais triste, hanté par l'image du Baly disparu, rôdant autour de la tombe de ce dernier, trouvé mort un beau jour. Tel le député, Abdoulaye, vivant isolé en compagnie de son ami habillé en femme, départ du colonialiste, il reste un travail difficile à faire, à savoir, celui de

Gaoussou. Tel Salim, suicidé. Tel le docteur André, devenu un des piliers de l'école de Baly.

Il est vrai que Baly est mort. Pourtant, c'est un mort vivant, symbole par excellence de l'élément cyclique de l'existence africaine. Chaque fois qu'on voit une école en plein air, on pense à Baly. Chaque fois qu'un mendiant tend la main, l'esprit se souvient du vieil instituteur. Et chaque fois que, quelque part en Afrique, un visionnaire pense à la réhabilitation des langues nationales, on pense aussi à l'école de Baly⁸. Le vieillard est donc mort pour une cause qui est destinée à triompher. Par là, il rejoint Kabalango, héros de *Wirriyamu*, dont la mort dans ce petit village inconnu constitue le sacrifice nécessaire à la libération d'un peuple. Aussi est-il que la mort se fait vie, qu'une idée se fait réalité.

En faisant héros d'un jeune homme (Kabalango) et d'un vieillard (Baly), le romancier constate que tant la jeunesse que la vieillesse importent pour bâtir la nation. On n'est jamais ni trop jeune ni trop vieux pour faire le bien. C'est d'ailleurs le moment même où l'on se croit le plus incapable qu'on est le plus utile. Kabalango, un raté, joue un rôle important dans la guerre de libération. Baly, un vieux abandonné de tous, finit par réaliser une libération psychologique qui est aussi essentielle que la victoire au champ de bataille colonial.

Tous les deux, au moyen de leur Folie particulière, font un acte symbolique qui dépasse le stade limité du village et de la ville pour atteindre à la race noire entière. Il faut bien l'affirmer, en faisant d'eux des héros, leur créateur n'a eu aucun désir de créer des surhumains. Ce que démontre le drame de leur vie, c'est que l'on n'a pas à provenir de cette classe de privilégiés menant le jeu en Afrique d'actualité, pour faire œuvre positive et remarquable et pour éveiller la conscience humaine chez les gens. Le héros, le saint, c'est enfin un homme pareil aux autres hommes avec une différence, à savoir, qu'il est toujours prêt à mener un combat contre les autres et contre lui-même afin de faire sortir l'élément vraiment humain qui est dans tous les hommes.

Lorsque Sassine fait mention de la race, il s'agit de la race noire, trop longtemps victime tant d'elle-même que d'autrui. Comme l'affirme Mohamed dans *Baly*, le véritable héros est celui qui, malgré les obstacles,

8 L'idée d'employer officiellement les langues nationales comme véhicule d'instruction s'est répandue dans plusieurs pays africains. Jusqu'ici, le rêve n'est pas encore devenu réalité.

s'est insurgé contre l'ordre naturel du monde, remettant en question les Noirs et leurs dieux, et comme en témoignage de sa grandeur, seul, il a pris en charge toutes nos mauvaises consciences et la misère de l'humanité malheureuse et abandonnée... (Baly, p. 217-218).

"L'ordre naturel du monde", c'est l'indifférence pour son prochain; c'est l'inhumanisme des uns et la souffrance des autres. On a trop parlé pendant longtemps de la solidarité naturelle des Noirs, de leur humanisme original, de leurs richesses culturelles, comme si ce sont des attributs absolus, comme si les Noirs n'ont pas de défauts. Kabalango, Baly et d'autres personnages romanesques de Sassine constatent qu'il y a des vérités, encourageantes et sordides, chez les Noirs.

Il y a dans le monde des milliers de Noirs qui, contraints en eux-mêmes, se battent et souffrent pour faire avancer le monde noir. Il y a aussi d'autres milliers qui peuvent tout mais qui ne lèvent pas le petit doigt. Et des millions de Noirs qui parfois donnent l'impression de bouger sous les coups de grands discours sonores et qui retombent aussitôt au fond de leur océan de misère... (Baly, p. 148).

C'est dire qu'il serait faux de prétendre que la race fait des progrès de façon rectiligne, qu'il n'y a pas de régression, d'ambiguïté, de trahison de la cause communautaire. C'est dire qu'il y a encore beaucoup à faire pour libérer la race et pour forger un destin valable dans l'univers des hommes. C'est dire aussi qu'il est à tous les Noirs de jouer aux héros, la Folie positiviste étant le droit de tous les êtres engagés. C'est dire, enfin, que tous les Noirs doivent apprendre à vivre pour leurs prochains.

Parmi les constats les plus importants de l'œuvre de Sassine est que le Dieu chrétien ne peut pas sauver le peuple noir. La religion fait partie de la totalité des bagages culturels que l'Occident a amenés en Afrique. L'éducation est aussi un élément culturel. Baly, servant de porte-parole à Sassine, parle ainsi de la nouvelle éducation:

Nous devons commencer à parler (aux enfants) et à les instruire dans notre propre langage, pour qu'ils comprennent mieux que nous reconnaissons avoir mérité un peu notre liberté et notre dignité, mais que nous sommes décidés à leur transmettre les voix de nos

ancêtres pour leur éviter de succomber aux tentations de l'Est ou de l'Ouest (*ibid.*, p. 104).

Les voix des ancêtres se font entendre aussi dans la religion et voilà que le romancier fait appel à un Dieu particulier, "Dieu de la sainte Afrique", pour le rachat de la race noire:

Si vous êtes Noir, accroupissez-vous auprès de l'une (des tombes des morts) et demandez sincèrement du fond de votre cœur: 'Dieu de la sainte Afrique, délivre-moi du mal, de la maladie, de la mort, de l'indigence spirituelle, de la peur, de la singitude, de la pauvreté matérielle, en un mot de tout mal... (*ibid.*, p. 222).

Qu'on s'entende bien, ce Dieu n'est pas arriéré. Ce n'est pas un Dieu empreint de culturisme, renonçant aux dites tentations du matériel. Car le romancier sait que l'Afrique ne peut pas se passer du matériel. Elle en a besoin pour exister, pour survivre dans un univers où le matériel s'est fait dieu. S'il faut donc à l'homme noir la prière, la spiritualité — traditionnelles, chrétiennes, musulmanes, — il lui faut aussi les richesses du sol. En plus, il lui faut une politique authentiquement noire qui récuse la singerie en se basant sur les véritables éléments de l'expérience noire dans le monde. Une part de cette authenticité se trouve dans ce pays, ancienne colonie portugaise où ont combattu les Kabalango. Une part en est représentée par la tombe des Baly, lieu de pèlerinage pour d'innombrables Noirs. Voici le narrateur qui termine son récit:

Je ne voudrais pas vous influencer de quelque manière que ce soit, mais nous avons vu ici beaucoup de touristes désespérés d'être noirs retrouver un sens à leur vie et se consacrer, après leur pèlerinage sur la tombe de Monsieur Baly, à quelque saint labeur, comme la construction d'une école ou la libération de notre continent (*ibid.*, p. 222-223).

Or, certains, réputés d'être des esprits les plus perspicaces et les plus intelligents qu'on n'ait jamais connus, diraient que de tels pèlerins sont fous. Malheureusement, leur opinion fautive et lâche atteindrait probablement le vaste public crédule. Sassine nourrit pourtant l'espoir que le tapage insensé des esprits clairvoyants n'amortirait pas pour toujours

la voix des Fous. Pour l'instant, et c'est bien le cas dans d'innombrables pays africains, on se bande les yeux face aux réalités gênantes, on fait la sourde oreille aux vérités de son existence misérable. Il est significatif que les Fous de Sassine soient tous aliénés du centre de leur communauté. Orphelins, solitaires, abandonnés, exilés, ils ont l'avantage d'avoir subi les misères les plus inhumaines, d'avoir ressenti l'absence d'une âme et d'un corps amis. Ils en viennent ainsi à apprécier comme il faut la solidarité, l'amour, l'être humains. Ils invitent leurs concitoyens à les rejoindre dans leur Folie libératrice. Car, dans l'Afrique peuplée de cette majorité tapageuse, le menu peuple n'a guère la chance de respirer. Il serait stupide de se cantonner dans une telle prison étouffante. Ce qui serait idéal, ce serait de transformer cette société avilie en une communauté d'êtres humains et de bonnes valeurs. Baly et Kabalango espèrent que cela aura bientôt lieu. Entre-temps, ils affirment: "Par le temps que nous vivons la folie reste le seul refuge des sages" (Baly, p. 189).